

# **DENDROMORPHIES**

## **Créer avec l'arbre**

**Vernissage vendredi 25 novembre**

Ouverture 26 novembre 2016-11 janvier 2017

Commissaire : Paul Ardenne

**Ackroyd & Harvey**

**Askhat Akhmedyarov**

**Persijn Broersen & Margit Lukacs**

**Sean Capone**

**Sara Conti**

**Clorinde Coranotto**

**Iris Crey**

**Aurélie Gravas**

**Abdul Rahman Katanani**

**Fabrice Langlade**

**Thomas Lévy-Lasne**

**Laurent Perbos**

**Khvay Samnang**

**Laurent Tixador**

**Sam Van Aken**

**Patrick Van Caeckenbergh**

### **Topographie de l'art**

15 rue de Thorigny

75003 Paris

T. 01 40 29 44 28

[www.topographiedelart.com](http://www.topographiedelart.com)

[topographiedelart@orange.fr](mailto:topographiedelart@orange.fr)

Ouvert du mardi au samedi

de 14h à 19h

Contact : Clara Djian & Nicolas Leto



# Dendromorphies - Créer avec l'arbre

par Paul Ardenne, commissaire de l'exposition

L'idée à l'origine de cette exposition est née d'une inversion du point de vue. Comme le montre Francis Hallé, dans *Il était une forêt* (2013, réalisateur : Luc Jacquet), l'arbre sait déployer, avec une intelligence supérieure de l'adaptation, de multiples stratégies d'existence et de résilience : expansion territoriale conquérante, captation d'une faune commensale, recours au vent et aux oiseaux pour la pollinisation et la multiplication de ses plants...

L'artiste qu'intéresse l'arbre, et qui s'applique à en démultiplier la figure et l'aura, peut dès lors être considéré comme un allié de l'arbre. De celui-ci, dont il fait le thème princeps de sa création, il va accroître la représentation, la visibilité, l'importance symbolique et factuelle. À travers ses réalisations, l'artiste dendrophile affirme de la sorte un autre potentiel de l'arbre, outre ses ordinaires capacités à être, à occuper de l'espace et à absorber du CO<sub>2</sub> – chanter sa gloire. Cette exposition, dans cette optique, doit certes être regardée comme une somme d'expressions humaines. À l'égal, entendue cette fois depuis le point de vue de l'arbre, elle se valide aussi comme un ensemble mettant les humains au service de l'arbre pour déployer des formes nouvelles, dendromorphes – des dendromorphies.

## L'arbre comme inspiration majeure

L'arbre ? Citons, pour éclairage, l'encyclopédie libre Wikipédia, à l'article « Arbre » : « Les arbres jouent un rôle majeur dans le fonctionnement écologique terrestre en raison de leur capacité à stocker le carbone, à prendre une part active dans le cycle de l'eau et de manière générale à constituer les écosystèmes complexes que sont les forêts, sources et refuges de biodiversité. Ils constituent aussi pour les sociétés humaines une ressource considérable de matériaux (principalement du bois), de denrées (notamment des fruits) et de multiples services. Ils occupent dans presque toutes les cultures du monde une place réelle et symbolique importante. » La poétique écologique a ses fétiches, dont l'arbre – comme l'eau, ou encore l'air – est une composante essentielle. L'art et l'arbre, de tout temps, ont fait bon ménage, du fait notamment de la symbolisation tous azimuts dont cette création de la nature a instamment fait l'objet. L'arbre du Paradis, sur lequel pousse la pomme que vont manger Adam et Ève ; l'arbre de Jessé ; le frêne Yggdrasil des anciens Nordiques ; l'olivier au rameau symbole de paix ; le chêne des druides gaulois ; le pipal dans la culture bouddhiste ; l'arbre de vie... Ceux-là et tant d'autres, au hasard des civilisations, des époques et des styles, font l'objet de représentations qui entendent dire, qui la force, qui l'humilité, qui la socialité, qui la croissance ou la mort des êtres, des corps, du temps. Au regard de la symbolique qu'il engendre, d'une large ouverture sémantique, l'arbre est bien un objet d'art « total » : il peut servir à tout exprimer et aucune civilisation ne se passe de ses services. La modernité artistique elle-même, férue, son heure venue, de monde urbain, de technologie, de produits de l'industrie et de création expérimentale, ne négligea jamais l'arbre. Avec Matisse au temps des fauves, les arbres passent du vert conventionnel au rouge des révolutions ; Paul Klee, dans sa fameuse *Théorie de l'art moderne*, datant des années 1920, fait de l'arbre le parangon de la création poétique libre, celle qui cultive, contre norme et programme, le goût des dérives, des errances. De ce type de création qui, assène Klee, ne rechigne jamais à l'aventurisme, n'attendons surtout pas, comme l'arbre, qu'il « calque sa ramure sur le modèle de ses racines ».

## **Affirmer une fraternité arboricole**

En 1982, lors de la Documenta de Kassel (RFA), l'artiste allemand Joseph Beuys inaugurerait avec l'opération 7000 Chênes un nouveau rapport à la nature. Plus question de se servir de cette dernière comme d'un terrain de jeu pour sculpteurs telluriques, aménageurs de paysage et autres peintres de rochers. Robert Smithson, Christo, Jean Vézam, à la trappe ! Beuys, lui, peu de temps après sa contribution à la formation outre-Rhin du parti des Grünen (« Verts »), entreprend de planter dans la région de Kassel rien moins que sept mille chênes. Ce geste, dans l'histoire de l'art du XXe siècle, va prendre valeur de signe fort : il date, pour le champ des arts plastiques, l'entrée dans l'ère de la poétique écologique. Baignant dans l'écologie politique et l'esprit écosophique, notre début de XXIe siècle se singularise par son volontarisme pro-bio. La nature ? Il convient d'un même élan de la respecter, de la servir, de la soutenir. L'homme a endommagé le milieu naturel. Il lui incombe dorénavant d'assumer ce devoir éthique, réparer l'environnement. Cette tâche citoyenne, d'envergure globale, concerne aussi l'artiste plasticien. Au registre artistique contemporain, respecter la nature passe fréquemment par la citation de l'arbre. D'une façon conventionnelle, on en couchera la figure sur une toile (Michel Potage). Ou on en sculptera les formes (Henrique Oliveira récemment, au palais de Tokyo à Paris, qui « insère » dans l'architecture du lieu la sculpture d'un majestueux arbre aux troncs nouveaux). De façon plus originale, on peut faire de l'arbre un « acteur » artistique à part entière, en recourant à l'objet arbre proprement dit, que l'on va accommoder à différentes sauces. Giuseppe Penone, artiste italien affilié à l'arte povera, a fait de ce recours à l'arbre un standard de sa création. Dès les années 1970, Penone se lie de manière ombilicale à l'arbre. Le moulage en bronze d'une de ses mains, ainsi, est inséré dans le tronc d'un arbre en croissance : bientôt prisonnier du bois, le voici serti dans l'écorce, décoratif comme peut l'être un bijou s'affichant sur un corps humain. L'artiste italien, encore, va sculpter des arbres à partir d'arbres, par évidemment, de façon tautologique. Le bois de l'arbre, pour le sculpteur conventionnel, sert d'ordinaire à dégager de ses veines solides des formes qui ne sont jamais l'arbre. Penone, lui, entend bien retourner la proposition sculpturale sur elle-même : un arbre est un arbre est un arbre, même utilisé comme matériau artistique. De l'arbre réel à l'arbre représenté, l'affirmation d'un tel continuum symbolique signifie avec une belle clarté que l'artiste fait allégeance à son sujet. Le monde naturel n'est pas à l'homme mais c'est l'homme, en tant qu'une de ses parcelles, qui appartient au monde naturel. La dévotion que Giuseppe Penone, sa carrière durant, a exprimé envers l'arbre montre un intérêt qui va croissant, jusqu'à cette extrémité, avouée dans tout son éclat lors de l'exposition organisée en 2013 à Versailles, à l'intérieur du château de Louis XIV et dans les parcs du monument – l'exclusivisme. Si Penone présentait bien là au public quelques blocs de marbre aux accents minimalistes (mais alors aux surfaces veinées, comme l'est le bois), ce matériau lapidaire pesait peu comparé aux multiples sculptures d'arbres que l'artiste a mis en scène pour l'occasion : énorme arbre tronçonné et débité en rondins présenté à l'horizontale, non plus de bois mais de bronze ; arbre véritable inséré dans un double portique fait de deux immenses arbres moulés en bronze ; arbre foudroyé, au tronc fendu, dont les surfaces blessées sont pansées au moyen d'une dorure, comme ressuscité en gloire malgré son funeste destin...

## **Quand planter égale créer**

Faut-il déceler en filigrane de telles propositions, derrière la glorification monumentale de l'arbre devenu objet symbolique éminent, un peu de cet esprit de « repentance » si fréquent dans la création plasticienne écologique, fort portée à se culpabiliser ? On ne jurerait pas le contraire. L'art « écologique », en plein développement depuis les années 1990, tire une large part de son énergie de la « conscience malheureuse » de l'homme contemporain, occidental avant tout autre. L'Homo industrialis, né en Europe au XIXe siècle, est un pollueur foncier, un destructeur d'écosystèmes né. Qu'il nous suffise de regarder les illustrations datant de la première révolution industrielle, fort pittoresques, montrant, au cœur de la verte campagne anglaise, les

premières unités minières disséminées dans le paysage : celles-ci crachent leur fumée ou souillent l'eau des rivières sans que l'on semble s'être inquiété de juguler la saleté qui sourd de l'exploitation du charbon. Comme si le monde naturel, d'une infinie vastitude, avait le pouvoir d'absorber tous les déchets dont l'homme moderne est le producteur zélé, dont ceux de l'industrie, bientôt dévastateurs à large échelle. Le pessimiste Günther Anders, sur ce point, avait raison, qui soutenait combien, face à la société technique, notre principale source d'inquiétude doit être la légèreté des experts, leur crasse incompetence, leur sens restreint de la responsabilité publique. Mettre en avant un principe de réparation, dans cette optique, est pour l'artiste d'une logique imparable. En condamnant de concert la gratuité. Représenter, en somme, ne suffit pas, encore faut-il, en tant qu'artiste, se faire activiste, « contre-produire » – comprendre, au regard de la perspective écologique devenue de rigueur, produire du bio contre le non-bio qu'engendre l'économie écologiquement dévastatrice de l'homme du commun. Doit prévaloir, dans cet engagement, un souci de compensation, symboliquement mais aussi de manière concrète. Thierry Boutonnier, qui se qualifie d'artiste « jardinier » et « multitâches », est de ces brasseurs de terre et de concepts pour qui le principe de la plantation tient lieu de création : il suscite, de façon participative, avec la collaboration de populations locales, la mise en place d'unités potagères ou de jardins (ainsi, il y a quelques années dans le quartier lyonnais de Mermoz). Planter, pour Boutonnier, égale créer. Le jardinage, plus qu'un loisir, est bel et bien une poétique, mais de première urgence, et visant une vraie productivité. Le point d'orgue de l'opération « Prenez racines ! », menée à Lyon durant le printemps 2013, sera de la sorte la plantation, dans un potager de quartier initié par ses soins, d'un chêne dont le gland a été collecté par un couple d'artistes anglais féru lui aussi de création écologique, Ackroyd & Harvey, à Kassel même, au pied d'un des chênes plantés en 1982 par Joseph Beuys. Cérémonie aux accents païens que celle-ci ? Peut-être, si l'on veut bien considérer que le paganisme, comme l'animisme, fait de la nature un acteur bien souvent essentiel de ses mythologies. Cérémonie, surtout, utile, useful, comme on a pris l'habitude de le dire des créations artistiques contextuelles dont la finalité est de rendre service de façon directe, selon ce que commande l'idéologie du care.

L'arbre – cette figure conjugale, à quoi l'artiste se marie volontiers, dont on conjugue plus que jamais la figure, et que l'on va représentant et plantant d'un même geste horticole et plasticien, en dendromorphes accomplis.

## L'exposition

« Dendromorphies - Créer avec l'arbre » se veut un ajout aux nombreuses expositions consacrées ces dernières années, de par le monde, au thème de l'arbre, en milieu fermé comme en pleine nature. L'arbre, aujourd'hui, mobilise de manière intense le champ de l'art contemporain. Tout comme il mobilise, en objet salvateur cette fois, celui de l'écologie ou de l'architecture. Créature clé dans le dispositif du care, qu'il s'agisse du « soin » social (les parcs, la nature restaurée) ou écologique (la diminution du désastreux bilan carbone de l'humanité), l'arbre est ce recycleur naturel dont notre environnement a un besoin pressant. Un roi factuel, un roi symbolique.

À dessein, « Dendromorphies - Créer avec l'arbre » choisit la diversité. Le rapport qu'y entretiennent les artistes avec l'arbre est multiple et protéiforme – à l'image en vérité de notre culture, celle de l'opinion, de la détermination personnelle, de l'expérimentation ou de la célébration privées. La malléabilité du thème de l'arbre, intense, permet cette ouverture sans la freiner ou la contenir. Tel(le) artiste privilégiera, abordant le thème de l'arbre, la notion classique de l'« arbre de vie » (Sara Conti), en y greffant au besoin les obsessions de sa propre création (Clorinde Coranotto, Iris Crey, Aurélie Gravas). Tel(le) autre, inclinant à célébrer la beauté plastique de l'arbre, son fonctionnement, sa capacité à investir notre imaginaire, en donnera des déclinaisons flatteuses (Laurent Perbos) ou riches d'inspiration symbolique (Patrick Van Caeckenbergh). Certains ont à coeur le thème de l'enracinement (Askhat Akhmedyarov, Abdul Rahman Katanani), d'autres, celui de l'omniprésence (Persijn Broersen & Margit Lukács, Thomas Lévy-Lasne) quand d'autres encore s'inscrivent dans un processus écologique de recyclage (Laurent Tixador), de multiplication (Ackroyd & Harvey) ou d'alchimie biologique (Sam Van Aken). L'arbre, pour solde de tout compte, s'érige au rang de figure de gloire. On lui attribue le pouvoir de la parole (Sean Capone), on lui dresse des sculptures totémiques (Fabrice Langlade), on déplore sa surutilisation orientée à des fins spéculatives par le capitalisme mondialisé (Khvay Samnang).

# Ackroyd & Harvey



Ackroyd & Harvey, "Beuys' Acorns", 2009, impression jet d'encre d'archives, 36 x 24 cm, collection Orta et Courtesy des artistes.

# Ackroyd & Harvey

nés au Royaume-Uni / vivent et travaillent à Londres

Heather Ackroyd et Dan Harvey se font connaître dans les années 1990 à travers, entre autres, leur utilisation de la photosynthèse et de la chlorophylle, dont ils font un de leurs médiums d'élection. Tableaux photographiques, bâtiments, colonisés et recouverts par ce biais, indiquent assez quel est l'axe de travail de ces deux artistes britanniques : la question environnementale. Le monde végétal, au coeur de leur oeuvre, assigne à l'art une vocation politique et poétique à la fois. La création, sans se départir d'un souci esthétique profond et original, peut sinon doit s'associer aux poétiques dites aujourd'hui du care, qui envisagent le travail de l'art comme une forme d'engagement pro natura.

Ackroyd & Harvey, pour « Dendromorphies », présentent Beuys' Acorns, « Les glands de Beuys », une oeuvre directement inspirée de l'action devenue mémorable de Joseph Beuys, artiste allemand charismatique, exécutée à Kassel (Westphalie) en 1982, 7 000 Chênes : celui-ci, qui vient de s'associer à la création du parti politique des Verts, lance alors ce chantier géant, dans la ville et ses environs, planter plusieurs milliers de chênes – une protestation, alors, contre la dégradation des forêts allemandes. « À la fin de l'automne 2007, nous avons pris un train pour la ville allemande de Kassel pour recueillir des glands de l'oeuvre séminale de Joseph Beuys 7000 Oaks (1982 à 1987), narrent ainsi Ackroyd et Harvey. À notre retour à l'atelier en Angleterre, nous avons fait germer les glands et à ce jour nous avons plus de deux cents arbres en croissance. Sous le titre Beuys' Acorns, les jeunes arbres ont agi à la fois comme art et comme catalyseur pour un processus de recherche publique menée dans les galeries et plusieurs expositions à travers le Royaume-Uni et la France. »

En 2015, Beuys' Acorns: Trees on Tour s'est déplacé dans six villes françaises en amont de la COP21, dans le but de valoriser la présence de l'arbre dans l'espace urbain.



# Askhat Akhmedyarov



Askhat Akhmedyarov, "Racines", 2016, caisse en bois, arbre mort, courtesy IADA et de l'artiste.



# Askhat Akhmedyarov

né au Kazakhstan en 1965 / vit et travaille près d'Astana (Kazakhstan)

Le Kazakh Askhat Akhmedyarov est typiquement un citoyen du monde actuel – un homme des « trois mondes », pour le dire autrement. Aucun doute : Askhat Akhmedyarov appartient bien au monde entier, ce nouveau monde néolibéral (« leur » monde) dont son pays, le Kazakhstan, perçoit et reproduit le modèle avec allant. Non moins, à vivre près d'Astana, dans la steppe, il appartient au Kazakhstan de la tradition, celui des nomades, des khans et des cavaliers (« notre » monde). Encore, il appartient à l'univers particulier qui est le sien (« mon » monde), celui d'un artiste soucieux du passé comme du futur. En atteste sa pratique artistique non dogmatique et significativement élargie. Celle, picturale et sculpturale, de la tradition héritée de la période soviétique, et tout autant celle, privilégiant plus volontiers photographie, vidéo et performance, issue du modernisme occidental. L'oeuvre d'Askhat Akhmedyarov ? Un marqueur de mémoire, kazakhe en premier lieu : portraits peints de grandes figures historiques de l'État, de personnes âgées vêtues de manière traditionnelle, d'internés psychiatriques du temps de la dictature stalinienne...

Recourant volontiers à l'arbre, symbole corrélé métaphoriquement au temps et à l'espace de vie, la manière propre qu'a Askhat Akhmedyarov de « sculpter » unit quant à elle à dessein esthétique conventionnelle, décorative, et pensée. La sculpture, ici, se propose au spectateur comme l'équivalent non d'un trophée mais d'une question, question à la fois collective et intime. Pourquoi, de la sorte, cet arbre disposé à l'envers, semblant indiquer une voie (à suivre ou non ?), dont les racines ont pris la place qui est d'ordinaire celle de la ramure ? Une histoire de renversement – des formes, des codes, de l'Histoire.

# Persijn Broersen & Margit Lukacs



Broersen & Lukàs, “Establishing Eden”, 2016, vidéo HD, 10, courtesy des artistes.

# Persijn Broersen & Margit Lukacs

respectivement nés à Delft en 1974 et à Amsterdam en 1973  
vivent et travaillent à Amsterdam

De nationalité néerlandaise, anciens étudiants du Sandberg Institute et de la Rijksakademie d'Amsterdam, Margit Lukács & Persijn Broersen affectionnent particulièrement les médiums contemporains, ceux du domaine numérique avant tous autres. Vidéo, cinéma d'animation, création graphique, pratique du sampling leur fournissent l'occasion de mettre l'accent sur la virtualité de nos représentations, dont ils jouent, en nous proposant en retour celles-ci de manière revisitée et critique. L'image du monde ? Elle n'existe que trafiquée, refondue au prorata de l'attente des spectateurs et de la marchandisation, qui n'aime que plaire. Margit Lukács & Persijn Broersen, à travers leurs productions, cernent en fait le profil de la nouvelle image du monde. En celle-ci, la réalité est moins augmentée que reconfigurée, remoulée au regard de principes consensuels et avantageux dénaturant nos vies au profit d'une vision fantasmatique, médiatique, simplificatrice et séductrice devenue de mise dans les grands médias d'information et de divertissement.

Les deux artistes hollandais, à l'occasion de « Dendromorphies - Créer avec l'arbre », nous présentent Establishing Eden, une vidéo d'une dizaine de minutes montrant une succession de paysages sublimes. Sur une bande-son aux accents profonds de Berend Dubbe et de Gwendolyn Thomas, les images diffusent ici le paysage grandiose d'une nature intouchée d'où l'homme est totalement absent. L'arbre, dans cet ensemble édénique et premier, est omniprésent, figure de l'abondance, de la croissance puissante, de la natura naturans sans fin active. Les images, celles de paysages sauvages de Nouvelle-Zélande, décalquent en fait non sans logique celles de films tels qu'Avatar de James Cameron ou Le Seigneur des anneaux de Peter Jackson, superproductions cinématographiques où la nature joue un rôle essentiel, en ce sens toujours : réinjecter en nos âmes battues par le dérèglement du monde réel une dose hypnotique de fascination, de grandeur paradisiaque et de nostalgie des origines perdues. Le détournement d'un processus narcotique.

# Sean Capone



Sean Capone, "The Metamorphosis (Daphne in 4 Parts)", 2014. HD video, sound; 19:35 min. Courtesy de l'artiste.

# Sean Capone

né à New-York en 1975 / vit et travaille à New-York

Sean Capone est vidéaste et adepte de l'expanded cinema. Son travail plastique se caractérise par le goût des effets digitaux, de la 3D et du sampling. Le thème de *The Metamorphosis* (*Daphne in Four Parts*), vidéo d'une vingtaine de minutes présentée pour « Dendromorphies », est celui du corps-arbre. L'inspiration en est fournie à Sean Capone par le mythe de Daphné (« laurier », en grec), nymphe des légendes grecques antiques, raconte Ovide, qui se transforme en laurier-rose au moment où Apollon, rendu fou amoureux d'elle par Cupidon, s'apprête à l'attraper. Corps-arbre donc corps prison ? Pas si sûr. *The Metamorphosis* (*Daphne in Four Parts*), plutôt que nous montrer une Daphné prisonnière de sa condition, nous met en face d'une femme-arbre consciente de sa situation nouvelle, avantages et inconvénients confondus, et qui en fait une occasion de glose et de méditation. Ses préoccupations, tout compte fait, ne semblent pas si éloignées des nôtres.

La manière particulière dont Sean Capone s'empare ici du mythe antique de Daphné tient à la fois du continuum, du détournement et de l'enrichissement. Continuum : la contemporanéité technologique dans laquelle nous vivons n'éteint pas notre pulsion au mythe, aux légendes, à une représentation imaginaire et rêvée de la vie. Détournement : Daphné telle que remoulée par Sean Capone n'est plus l'antique figure d'un conte moral mais un individu intellectuel qui réfléchit, qui s'interroge sur son destin, l'artiste nous jouant pour l'occasion la stance de l'autoexamen. On songe ici à une interview, de celles, notamment, menées sur le ton de la confiance, qu'affectionne la télé réalité. Enrichissement : le thème de la métamorphose, immémorial dans toutes les cultures humaines, est ressaisi d'une manière non traumatisante, à l'opposé, cent ans après, de la terrible métamorphose de Gregor Samsa, le héros malheureux de Franz Kafka transformé, à son réveil, en cafard. Les temps ont changé, sans nul doute : le héros moderne est un homme mal dans sa peau qui ne gère pas son devenir, et qui déchoit ; le héros postmoderne, à l'heure de la civilisation qui est celle de Sean Capone, est une femme réfléchie transformée en arbre non pour son désavantage mais pour vivre une expérience humaine intense, hors norme, la rapprochant de la nature.



# Sara Conti



Sara Conti, "Genesi", collage papier sur mur (fresque environ 10m). Courtesy de l'artiste.



# Sara Conti

née à Baudour (Belgique) en 1971 / vit et travaille à Saint-Ghislain (Belgique)

D'ascendance italienne, Sara Conti a fait des études d'art à Mons (à l'école supérieure des arts plastiques et visuels de cette ville-frontière avec la France). Se consacrant d'abord à la musique rock, passionnée aussi de BD, elle évolue vers la création graphique au tout début des années 1990. Sara Conti opte alors pour le dessin sur papier et l'affichage en espace public. Le thème récurrent de ses travaux, qui estampillent bientôt la plupart des villes de Belgique et d'Europe au hasard de ses déplacements, est de nature déclarative, militante et obsessionnelle : la femme, encore la femme, toujours la femme, représentée jusqu'à une date récente sous l'espèce générique et stylisée de la matriochka russe. Sara Conti ? Une « street artiste » féministe qui travaille dans cette perspective activiste : nourrir autant que faire se peut, tant elle n'est pas encore devenue une norme sociale, la noble cause des femmes libres.

Dessinées avec l'ordinateur, imprimées ensuite sur papier puis au besoin retravaillées (découpe des creux au scalpel à papier, notamment), les fresques que crée aussi Sara Conti se destinent diversement à être collées dans la rue ou, comme ici, à l'intérieur de lieux d'exposition. Genesi (« Genèse » en italien), grande fresque de type polyptique que l'artiste présente pour « Dendromorphies », se fonde sur le thème de l'arbre de vie. Tracé sobre, visualisation aisée : un cerne délimite ici le corps de personnages dont la fonction érotique et reproductrice se développe dans l'échange avec l'arbre, ce grand inséminateur. L'humain n'est pas séparé du végétal, on croirait même, à regarder cet éloge de la fusion naturelle des corps, des espèces et des essences, qu'il a cessé d'exister comme figure autonome.

# Clorinde Coranotto



Clorinde Coranotto, "Autopsie d'une arborescence amoureuse", 2016, dessin au stylo à encre gel or et argent sur papier aluminium souple et noir, fil électrique, couverture de survie, tirages photographiques à jet d'encre sur étiquettes d'expédition transparentes, clous, 167 cm de diamètre x 23 cm de profondeur. Courtesy de l'artiste.

# Clorinde Coranotto

née à Cannes en 1976 / vit et travaille dans le Limousin et autre part

Clorinde Coranotto décide de s'installer dans le Limousin en 1998 avec la volonté de tester son travail in vivo et « sans filtre », dit-elle. Elle y fonde bientôt art nOmad, un collectif d'artistes basé en milieu rural. Posant la transmission comme acte de création, cette plasticienneentrem-étologue met dès lors en oeuvre des interventions cocréatives dans l'espace public, une expérience réellement inédite d'art contextuel. Parallèlement ses travaux personnels, rarement montrés pour eux-mêmes, prennent corps via le dessin, l'écriture, l'assemblage, l'installation, la photographie et la performance. Faisant la part belle à l'intuition et à la couleur, ils traitent de la question de l'identité, de la mémoire, du sacré et de la disparition. Pour essayer de combler un vide, pour créer un mouvement, pour faire la nique au néant, jusqu'à l'épuisement total, dit l'artiste.

Autopsie d'une arborescence amoureuse, dessin sur papier d'aluminium souple présenté à « Dendromorphies », est à la fois un mémorial, une cristallisation et la retranscription sensible et symbolique de l'expérience artistique menée par l'artiste avec le collectif art nOmad. Sa forme circulaire (une forme récurrente dans le travail de Clorinde Coranotto) est composée de deux moitiés, divisées elles-mêmes en deux parties correspondant à quatre périodes de l'intervention. Arborescence pourquoi ? On y lira ici la métaphore de l'oeuvre luxuriante et rhizomatique qu'affectionne l'artiste, dont les multiples ramifications s'« intercroisent » sans jamais prendre racine. Pouvant être appréhendée en tant qu'ornement, cette Autopsie d'une arborescence amoureuse dispose de feuilles en forme de coeur ou de pique : ce qui unit, ce qui tue, respectivement. Elle délivre un fragment d'histoire, un instant T de l'expérience artistique, avec en filigrane ses joies et ses tensions.

# Iris Crey



Iris Crey, Série “Les trois arbres - The Three Trees”, 2016. Format brut pour chaque triptyque : 90 x 21 cm. Courtesy de l’artiste.

# Iris Crey

née en France en 1985 / vit et travaille à Paris

Docteur en sciences de l'art, Iris Crey est postphotographe – comprendre : elle n'utilise pas l'appareil photo pour composer ses images mais, pour ce faire, elle recourt en lieu et place à des images déjà existantes, qu'elle sample et ré-agence. Artiste, Iris Crey est aussi une théoricienne. Elle mène notamment des recherches savantes sur le rôle et le fonctionnement des images, travail académique qu'elle nourrit de ses propres créations. L'occasion, à travers celles-ci, de poursuivre une réflexion transdisciplinaire sur l'universalité des sentiments. Ainsi de sa série « Hors paires » (2016) : sous la forme d'une longue frise photographique, l'artiste y explore, par un geste plastique de réappropriation, la relation qui a uni à un moment donné ou pour une plus longue période deux personnes : Robert Rauschenberg et Jasper Johns, Vera Mercer et Daniel Spoerri, Setsuko et Balthus, Alice Springs et Helmut Newton, Lee Miller et Man Ray, Frida Kahlo et Diego Rivera ou encore Rosine Baldaccini et César. En prélevant des cita-

tions iconographiques et des objets évoquant de façon allégorique ces couples qui ont marqué l'histoire de l'art, l'artiste accomplit un acte photographique sans appareil dont la finalité est de dire l'amour d'une manière pour le moins singulière. L'ensemble postphotographique Les trois arbres qu'Iris Crey présente à « Dendromorphies » est lui aussi des plus originaux. L'artiste sélectionne des photographies d'arbres puis expose ces derniers sous forme de triptyques correspondant au test projectif des trois arbres (Koch/Stora). La première image correspond à l'arbre réel ; elle montre l'image à laquelle se superposent les représentations que l'on projette (schémas et dessins anatomiques, icônes de téléphone, logos, arbres généalogiques, calligraphies et autres signifiants langagiers, images mentales sous la forme des dessins d'arbres imaginés par les patients et prélevés dans l'iconothèque des psychanalystes). La deuxième montre la photo d'origine, non recadrée, non retouchée, incarnant l'arbre du Moi. Enfin, l'arbre du rêve (le troisième) est extrait d'une iconographie annexe (arbres modèles des pépinières, arbres d'artistes, arbres porteurs de croyances, d'idéaux technologiques ou de rituels païens). Où l'arbre devient le catalyseur d'une représentation totale du monde, une Weltanschauung.



# Aurélie Gravas



Aurélie Gravas, "Arbre", 2016, papiers découpés, craie, fusain, peinture aérosol, huile, plaques métalliques, aimants, 2 m de hauteur, courtesy de l'artiste.

# Aurélie Gravas

née en France en 1977 / vit et travaille à Bruxelles et Paris

Le travail plastique d'Aurélie Gravas se distingue par sa ténacité à explorer et investir des aspects différents de la peinture : le support, les outils, le volume, la figuration, la narration, la forme abstraite, et ce, toujours avec un rapport amoureux et charnel à la peinture et aux peintres qui font son histoire. Ses regards multiples sur la peinture l'amènent à utiliser d'autres médiums et à collaborer avec d'autres artistes, cette fois dans les domaines du son, de l'animation et de l'image vidéo. Ainsi, récemment, dans le cadre du projet théâtral *La Femme d'Ali*, une performance multimédia.

*Arbre*, travail présenté pour « Dendromorphies - Créer avec l'arbre », est une grande composition faite de papiers découpés, bombés, dessinés et peints (à la craie, au fusain, à l'aérosol, à l'huile). Ces papiers, manipulés par l'artiste sur des plaques en métal noir grâce à des aimants, font apparaître au terme de ce maniement un corps autonome et un. Le processus de création non programmatique que privilégie ici Aurélie Gravas est de constituer l'arbre pas à pas, de le faire grandir. Près de cet arbre premier, l'artiste a disposé des rejets de l'arbre, des formes éparses et isolées qui sont comme autant de corps naissants. « Le sujet de l'arbre me plaît, dit l'artiste, parce qu'en le sortant de son décor, le végétal devient la figure. Je crée cette composition comme une figure dans un espace défini par les jeux de contrastes. Il n'est pas question pour moi de morceler le réel (en référence à David Hockney) mais plutôt de créer une nouvelle réalité, un corps, autonome et un. Et que l'arbre apparaisse... »

# Abdul Rahman Katanani



Abdul Rahman Katanani, « Olivier », 2015, fil barbelé, 200 x 300 cm. Courtesy de l'artiste et galerie Analix Forever.

# Abdul Rahman Katanani

né dans le camp de Sabra (Beyrouth, Liban) en 1983 / vit et travaille à Beyrouth et Paris

Abdul Rahman Katanani utilise des matériaux « pauvres » pour ses sculptures – des matériaux trouvés, de récupération. Ce choix résulte d'un impératif : né dans le camp palestinien de Sabra, à Beyrouth, il y vit et il y travaille. Il s'agit, pour l'artiste, d'extraire la joie de l'absurdité même de la vie des camps, et de témoigner de cette joie, de cette résilience. Avec parfois – comment pourrait-il en être autrement ? – un glissement vers la sévérité et la désespérance.

L'oeuvre qu'Abdul Rahman Katanani présente à « Dendromorphies - Créer avec l'arbre » est emblématique du thème même de l'exposition, utiliser l'arbre comme un être suggestif, comme un vecteur de sens. L'optique, cette fois, est celle de la gravité. Jardin d'oliviers prend la forme de plusieurs troncs d'oliviers montés sur des socles blancs mais salis – calcinés – et à la ramure faite de fil de fer barbelé. L'olivier, arbre méditerranéen par excellence, est pour la circonstance mobilisé pour décliner une situation de violence, de servitude, de désarroi, de déflagration des codes ordinaires. L'allusion au conflit israélo-palestinien est de fait, celle aussi aux printemps arabes qui tous ont débouché sur une impasse politique ou la dictature, à rebours de leur projet originel d'émancipation. Unie à l'art humain de l'asservissement politique, la figure de l'olivier d'ordinaire célébrée comme celle de l'arbre résistant (à la chaleur, à la sécheresse, aux incendies, au temps...) déchoit ici au rang de figure dominée. Elle suggère l'échec, le désarroi devant les ruses de l'Histoire et les nécessités souvent contradictoires des individus et des peuples. Ce Jardin d'oliviers, baigné dans une lumière claire, est un oxymoron de violence et de suspension de l'espérance, l'expression d'une pour le moins angoissante floraison mais aussi, paradoxalement, un ferment de beauté.

# Fabrice langlade



Fabrice Langlade, *Souche*, 2007, résine epoxy, silicate d'aluminium, peinture PU.  
Courtesy de l'artiste.



# Fabrice Langlade

né à Reims en 1964 / vit et travaille à Paris et Montreuil

Sculpteur actif depuis les années 1990, Fabrice Langlade est un artiste inclassable. Parmi les spécificités de son travail artistique, citons l'amour pour les matériaux synthétiques ou précieux et délicats tels que résines ou porcelaine, le goût des objets stylisés, l'aptitude à détourner les formes symboliques, une prédilection enfin pour les lieux d'implantation hors norme. Fabrice Langlade est le sculpteur des mystères et des formes intrigantes.

Monsieur, création « arbresque » de Fabrice Langlade, pousse très loin le respect témoigné à l'arbre. Créé non loin d'Allain, au coeur d'une forêt lorraine, à l'instigation du créateur d'arbres artificiels Hervé Mayon, Monsieur se présente comme un gigantesque totem d'une quinzaine de mètres de hauteur en forme de tipi de bois. Au centre de cette sculpture pensée par l'artiste comme l'équivalent d'un portrait en gloire, un bouquet d'arbres récoltés et de branches brisées a été constitué. Non au hasard. Sept essences nobles d'arbres de la région lorraine, collectées pour l'occasion, constituent l'axe vertébral de cette sculpture grandeur nature. Autour de ce foyer central fait de branchages agencés à la verticale, l'artiste a disposé en cercle des étais, autant d'étais ou de béquilles, de couleur orange (l'inspiration lui en a été fournie par les lances des chevaliers en action dans le tableau d'Uccello, La Bataille de San Romano). Ces étais soutiennent les branchages dans leur partie la plus élevée, à la manière d'un exosquelette. Quant aux branchages proprement dits, à l'origine épars, ceux-ci sont bouturés les uns aux autres, rendus solidaires par des pansements qui évoquent les plâtres servant à soigner les fractures osseuses.

Monsieur ? Le titre même de cette sculpture hors norme, grand fagot d'arbres récoltés mais aussi totem de revivification potentielle, laisse infuser la personnalité de l'arbre, la persona. L'arbre est plus qu'un arbre, il est aussi un être, un individu auquel il s'agit de rendre grâce. L'arbre ainsi compris : une entité à la fois biologique et symbolique plus fraternelle que dominante au pied de laquelle on ne s'humilie nullement en s'inclinant.

# Thomas Lévy-Lasne



Thomas Levy-Lasne, série : *Manifestation*, 2015, Fusain sur papier, 56 x 76 cm.  
Courtesy de l'artiste & Backslash galerie.

# Thomas Lévy-Lasne

né à Paris en 1980 / vit et travaille à Paris

Diplômé des Beaux-Arts de Paris, Thomas Lévy-Lasne s'est imposé avec les années 2000 comme un des meilleurs peintres de sa génération. Cette consécration, il la doit non à un propos plastique grandiloquent ou surchargé de sens mais à une attention précise à tout ce qui constitue le quotidien. Des animaux de ferme, des gens, jeunes, vieux ou entre deux âges, des personnes au travail (un médecin, un coiffeur...), des jeunes occupés à perdre leur temps à la plage, beaucoup de trentenaires, dans leur appartement, au musée, en boîte de nuit... Le propos de Thomas Lévy-Lasne, au registre des contenus, est horizontal et sans hiérarchie a priori. Les figures sont saisies à hauteur de réel, comme si l'on y était. Sur ce lit, dans un appartement vide de meubles ou presque, une jeune femme enceinte, allongée ; près d'elle, assis sur le rebord du lit, son compagnon, occupé à textoter sur son téléphone portable... Ainsi va le monde, ainsi se donnent à voir ses éléments, entre présence sensible et banalité. Pour « Dendromorphies - Créer avec l'arbre », Thomas Lévy-Lasne présente plusieurs fusains montrant des manifestations de rue (celles à Paris, en 2005, contre le CPE, photographiées alors par l'artiste). Rien de notoire en celles-ci sinon, à l'aplomb de l'agitation humaine, de la contestation et des affrontements avec la police, des arbres, encore des arbres, toujours des arbres. Cette présence au demeurant très ordinaire de l'arbre, ce compagnon des avenues et des places, soudainement, prend un curieux relief : comme l'expression d'un autre rythme opposé à la gesticulation des hommes, rythme lent et souverain pourtant du végétal.

# Laurent Perbos



“Floride”, 2016, étais de chantier, frites de piscine, bouée de pare-battage, palme, corde, hauteur 4/6 m, vue de l’exposition « La Littorale #6 », Biennale internationale d’art.



“L’arbre qui pleure”, 2009, Tuyaux d’arrosage en PVC souple, tuyaux en PVC rigide, pompe immergée, gouteurs, Collection FRAC PACA.

# Laurent Perbos

né à Bordeaux en 1971 / vit et travaille à Marseille

Laurent Perbos entraîne régulièrement le spectateur dans un monde imaginaire dans lequel les objets prennent vie grâce au contre-emploi que l'artiste leur inflige. Ses terrains de prédilection sont les choses du quotidien, les formes fétiches, les objets de détente. Tel que Laurent Perbos l'appréhende, le monde du sport, par exemple, devient un univers féérique où les agrès deviennent des sculptures colorées joyeusement détournées. Une copie de sculpture antique, Livie, est présentée par l'artiste de manière à pleurer des larmes de vin. Quelles souffrances cachées l'austère et droite épouse d'Auguste, l'empereur romain, dissimule-t-elle mal ? Derrière la légèreté, l'univers de Laurent Perbos recèle une infinité de sens latents, la création s'y structure comme un langage à la fois franc et sibyllin. Ce que vous voyez n'est pas forcément ce que vous voyez.

Floride, oeuvre initialement présentée le long de l'océan Atlantique (à Anglet, dans le cadre de La Littorale #6), propose l'équivalent d'une « citation » ironique de la réalité balnéaire, une réalité standardisée envisagée ici à travers l'un de ses grands référents universel, le palmier tropical, cet emblème sympathique, gage de moments édeniques passés en sa compagnie. Le « palmier » de l'artiste, significativement nommé Floride, est en réalité une proposition kitsch faite d'étais de soutènement pour le tronc, et, pour sa ramure, des « frites » colorées en caoutchouc dont se servent souvent les enfants pour jouer à leurs guerres imaginaires. Laurent Perbos ne prétend pas à une critique systématique, intellectuelle, de la société des loisirs, non. Il s'amuse plus simplement avec les images, avec les matériaux, tel un touriste estival pour lequel tout dans son environnement immédiat serait prétexte à fourbir des formes non seulement inédites mais aussi amicales. Une même pulsion à jouer avec les références anime son Arbre qui pleure, fait de tuyaux de caoutchouc, dont la sève est l'eau, simplement, ce premier fondement biologique de la vie sur terre.



# Khvay Samnang



Khvay Samnang, "L'homme caoutchouc", Digital still from Rubber Man, 2014, vidéo HD (canal unique) avec son, 8'31". Courtesy de l'artiste.

# Khvay Samnang

né à Svay Rieng (Cambodge) en 1982 / vit et travaille à Phnom Penh (Cambodge)

Khvay Samnang pratique diversement la performance, la photographie, la vidéo, l'installation et la sculpture. Les thèmes d'élection de cet artiste diplômé de l'université royale des beaux-arts de Phnom Penh s'attachent plus volontiers à tout ce qui en notre monde constitue une blessure : les conflits, la violence, les problèmes environnementaux, le droit des personnes... Un artiste engagé ? Sans doute, mais sans souscription à quelque chapelle que ce soit. Le parti de Khvay Samnang est celui de l'humain, et son combat, l'aspiration à plus de justice, de partage, au profit de la collectivité élargie. Certaines de ses réalisations, de la sorte, sont de nature collaborative. Sa série photographique « Human Nature » (2010), ainsi, compile les portraits masqués d'une peuplade indigène cambodgienne menacée d'éviction de son territoire de vie.

La question du pillage des ressources est une préoccupation récurrente de Khvay Samnang. Enjoy My Sand (2013) traite ainsi de façon décalée de la surexploitation du sable cambodgien, exporté sans mesure vers Singapour. On trouve cette même préoccupation écologique au coeur de Rubber Man (« L'Homme caoutchouc », 2015), que Khvay Samnang présente pour l'exposition « Dendromorphies ». L'artiste y choisit de se faire arbre à caoutchouc, d'« être » un végétal, donc, et pas n'importe lequel : cet arbre à caoutchouc, l'hévéa, dont les plantations, à partir du XIXe siècle, se sont multipliées dans son pays sous la pression des industriels occidentaux, chinois ou japonais, aux besoins croissants de matière souple et extensible. Avec cette conséquence, la monoculture de l'hévéa, destructrice de la biodiversité, outre la pollution. Khvay Samnang parcourt bientôt les zones plantées d'hévéas du Cambodge après s'être donné ce corps hybride : nu mais recouvert, de la tête aux pieds, de sève d'hévéa. Un humain arborisé, un homme-arbre projeté dans une des zones témoins de notre actuel désastre environnemental.

# Laurent Tixador



Laurent Tixador, "Réseaux électriques", 2016, platane, câble électrique, Led-dim. var. Courtesy galerie In situ-Fabienne Leclerc et palais de Tokyo.

# Laurent Tixador

né en 1965 à Colmar / vit et travaille à Nantes

Lauréat du prix COAL Art et Environnement en 2013, Laurent Tixador est un artiste de l'extrême. Ses premières réalisations artistiques, menées en tandem avec Abraham Poincheval, l'amènent à relever des défis impossibles : traverser une large partie de la France en ligne droite, vivre dans une île isolée (archipel du Frioul, au large de Marseille) avec les seuls moyens du bord, à la manière de nos ancêtres du paléolithique, passer vingt jours sous terre en creusant et en avançant d'un mètre par jour, s'imposer de longues séances de clausturation au creux de lieux perdus... Autant d'expériences de la limite où Laurent Tixador exprime sa conception singulière de l'art : un acte de résistance incarné. Nul masochisme cependant dans sa position. Car chacune de ces actions, avant tout, demeure une expérience esthétique. Elle donne lieu à photos, à documentation, à réalisations spécifiques, à discussions de type Club des aventuriers. Laurent Tixador, un artiste de l'implication physique, agissant en performeur. Un artiste partisan de la forme, tout autant, en créateur plasticien.

Electroplatane, dans sa version complète, a consisté au printemps 2015 en l'exposition, à la galerie In Situ-Fabienne Leclerc (Paris), de réalisations en bois trouvé et ramassé à Paris : des meubles, divers objets, dans la tradition du système D et du Do it yourself, celle de ce man made caractéristique de notre époque baignant dans les préoccupations écologiques et volontiers rétive à l'égard du concept de production industrielle. Entre ces réalisations, la plus singulière est sans conteste, en bois de platane et issue de l'élagage, la guirlande présentée dans « Dendromorphies », un réseau de répartition de l'électricité utilisant le bois. « Le circuit court comme une liane ou une branche de lierre sur les murs de la galerie », écrit le critique d'art François Salmeron.

# Sam Van Aken



Sam Van Aken, *Tree of 40 Fruit*, rendering. Courtesy of the artist.



# Sam Van Aken

né à Reading, Pennsylvanie (États-Unis) en 1972 / vit et travaille à Syracuse (États-Unis)

« D'abord et avant tout, je vois L'Arbre aux quarante fruits comme une oeuvre d'art. Je veux que cet arbre transforme le quotidien. Quand l'arbre, de manière inattendue, laisse éclore ses différentes couleurs, ou lorsque vous voyez les différents types de fruits pendant de ses branches, cela ne change pas seulement la façon dont vous regardez un arbre mais aussi la façon dont vous percevez les choses en général. »

Ainsi s'exprime Sam Van Aken, créateur de l'extraordinaire Arbre aux quarante fruits, une réalisation tenant de la botanique et de l'esthétique qui lui a valu une réputation planétaire. De quoi s'agit-il ? Au départ, un mythe biblique, celui de l'Arbre de l'Éden, avec ses quarante fruits, dont Sam Van Aken, artiste et universitaire adepte du farming (université de Syracuse, dans l'État de New York), s'empare en s'interrogeant sur sa viabilité concrète. Tôt préoccupé par le phénomène de la monoculture et par l'un de ses corollaires, le recul de la biodiversité, Sam Van Aken forme alors ce projet singulier, initié en 2008 à partir d'expériences de greffe tous azimuts avec des végétaux : créer un arbre hybride dont les fruits pourraient être de plusieurs variétés en même temps. Des pommes, des prunes, des abricots, des poires, des cerises, des oranges... sur la même branche ou, du moins, pendant aux branches du même arbre. L'artiste-chercheur, au départ, travaille à partir de deux cent cinquante variétés de fruits, mises en relation les unes avec les autres. Son objectif, de nature écologique, est de redonner leurs lettres de noblesse à des espèces ayant, sinon disparu, du moins cessé d'intéresser la production agricole et les industriels de l'agro-alimentaire. Ce projet pas si déraisonnable, au terme de recherches assidues et d'expériences agronomiques de pointe, finit par aboutir. L'artiste le décline alors sous forme de présentations publiques mais aussi, surtout, de plantations. L'artiste comme démiurge ? Plus simplement, plus humblement, comme un ami et un soutien d'une nature que l'homme, à force de domination et de régulation, a fini par contraindre dans son expression végétale, ici réactivée.

# Patrick Van CAECKENBERGH



Patrick Van Caekenbergh, "Arboretum", 2013, boîte en bois, 7 planches à timbres, collages, piédestal et planches de bois, dimensions variables. Collection FRAC Languedoc-Roussillon © Adagp, Paris 2018 ; Photo © Pierre Schwartz

# Patrick Van CAECKENBERGH

né à Alast (Belgique) en 1960 / vit et travaille à Hoorebeke-Saint-Corneille

Patrick Van Caekenbergh est de ces artistes rares, vivant en décalé, dont l'oeuvre est sans conteste mal classable. Dans les années 1990, cet artiste venu de Belgique et d'abord considéré comme farfelu apparaît dans le monde de l'art fiché d'un énorme chapeau. Cette oeuvre-performance, intitulée en toute logique Chapeau !, salue à la fois l'énorme couvre-chef que l'artiste porte alors sur la tête et son entrée tonitruante sur la scène de l'art. Ce chapeau, pour le moins, est singulier. Muni de tiroirs, abondamment décoré, il est le musée portatif de l'artiste, un véritable trésor recélant quantité d'oeuvres de sa main. L'équivalent du Cirque de Calder, de la Boîte en valise de Duchamp ou de la Galerie légitime de Filliou et Patterson, toutes structures d'exposition portatives qui ont fait date dans l'histoire de l'art du XXe siècle, mais dans le cas de Patrick Van Caekenbergh, autrement plus spectaculaire et baroque.

Comment qualifier l'artiste flamand ? Comme un « réaliste magique », sans nul doute. Comme un collectionneur obstiné, aussi. Comme un encyclopédiste, encore. Expliquons-nous. Patrick Van Caekenbergh, créateur hermétique, fait oeuvre de tout ce qui se montre à même de fourbir son univers propre, celui du passé scientifique, des maniaques de la collection et des fanatiques de l'accumulation. Un Kurt Schwitters tardif, ou pas loin. Son attirance pour les objets kitsch, pour les photographies trouvées en noir en blanc, pour l'actualité insolite donne le ton de son oeuvre : prolifération, encombrement d'images et d'objets récupérés en tous genres, maniaquerie. Arboretum, installation présentée dans « Dendromorphies - Créer avec l'arbre », est de cette eau, complexe et exubérante. Une longue table, un présentoir en forme de cube : décoient et blasonnent ce mobilier une multitude d'images d'arbres, vieilles photographies, dessins, relevés, annotations, le tout disposé avec une rigueur de muséographe. L'arbre, ici omniprésent, apparaît comme le maître de ce cabinet de curiosités offert à tous – l'arbre exhibé sous toutes ses coutures jusqu'à créer un effet de majesté, d'absolu, de totalité, entre vénération et étouffement.